

## REVUE DE LA SEMAINE

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le Gouvernement de la province de Québec, par une proclamation publiée dans la Gazette officielle de samedi, vient d'organiser le Conseil de l'agriculture de cette province. Les Messieurs suivants ont été choisis pour faire partie de ce Conseil :

L'honorable Christopher Dunkin,  
L'honorable Joseph-Octave Beaubien,  
L'honorable Ulric-Joseph Tessier,  
L'honorable David Price,  
L'honorable John Jones Ross,  
L'honorable Pierre-Urgel Archambault,  
Thomas Edmund Campbell, écuyer, C. B.,  
Joseph Gaudet, écuyer, M. P.,  
Henri-Gustave Joly, écuyer, M. P.,  
Basile Benoît, écuyer, M. P.,  
Louis Beaubien, écuyer, M. P.,  
Le Révérend Messire François Pilote, Ptre.,  
Le Révérend Messire Stanislas Tassé, Ptre.,  
William Rhodes, écuyer,  
Edouard Joseph DeBlois, écuyer,  
Louis H. Massue, écuyer,  
John Milne Browning, écuyer,  
Matthew H. Cochrane, écuyer,  
William Somerville, écuyer,  
Louis Lévesque, écuyer,  
Amédée Marsan, écuyer.

L'honorable Commissaire de l'agriculture et le Ministre de l'Instruction publique feront, *ex officio*, partie du Conseil de l'agriculture. Il paraît que M. le Dr. Geo. Leclerc en sera le secrétaire.

La retraite ecclésiastique s'ouvrira dans le diocèse de Québec le 26 d'août et se terminera le 2 de septembre. Celle des vicaires dans le même diocèse commencera le 9 septembre.

Dans le diocèse de Rimouski, la retraite ecclésiastique s'ouvre aujourd'hui même.

Voici ce que nous lisons sur la *Semaine religieuse de Rouen*, du 24 juillet 1869 :

« Deux prêtres canadiens, venant de Rome pour s'en retourner en Canada, ont passé les premiers jours de la semaine dans notre ville. Ce sont M. Pepin, curé de Boncherville, près de Montréal, et M. l'abbé Moreau, aumônier des zouaves pontificaux canadiens. Ils ont visité avec un intérêt particulier les principaux monuments de la vieille cité normande qui a fourni au Canada ses premiers et ses plus hardis colons.

« M. l'abbé Pepin, dont les ancêtres étaient originaires de la Normandie, n'a pu considérer sans une émotion bien marquée tout ce qui lui rappelait à Rouen la foi et le vicaire de ses pères : quoique déjà arrivé à un certain âge, ce vieux et digne prêtre n'en est pas moins resté toujours jeune par le cœur ; aussi lui avons-nous vu monter les larmes aux yeux à l'aspect de nos antiques basiliques si imposantes et si majestueuses. M. l'abbé Moreau, jeune encore et d'un dévouement à toute épreuve, ne s'est pas montré moins sensible que son vénéré et bien-aimé père en face de toutes ces grandes manifestations de la foi de nos ancêtres ; et, en quittant ces murs, nous les avons entendus confondre ensemble dans un même sentiment d'admiration et de filial souvenir, ces deux villes si chères à tout canadien catholique français, Rome et Rouen, ainsi que ces deux noms à jamais impérissables, Pie IX et le cardinal de Bonnechose.

« M. l'abbé Moreau s'en va en Canada avec la mission de Mgr. Bourget, évêque de Montréal, de former une nouvelle

récrue de zouaves pontificaux, et il doit l'automne prochain repasser à Rouen, à la tête d'un nouveau détachement de volontaires canadiens, s'enrôlant comme leurs frères pour le soutien des droits du Saint-Siège et la défense de l'immortel Pie IX. »

Le Père Félix, voulant montrer le catholicisme, a commencé, comme nous l'avons vu, par poser l'Eglise comme fait divin : il l'a envisagé sous ces deux aspects : l'Eglise repoussée et l'Eglise nécessaire. Il nous la représente ensuite comme portant au front le premier des signes qui l'appellent à marcher à la tête de l'humanité : la vitalité. La religion véritable doit être vivante, puisqu'elle doit donner la vie à l'humanité ; or, l'Eglise catholique frappe et étonne tous les regards par le miracle de sa vitalité, qui se manifeste à nous par deux signes éclatants : la spontanéité et la fécondité. La vie de l'Eglise est divinement spontanée, c'est-à-dire que l'Eglise vit par elle-même, se développe elle-même, agit elle-même et par elle-même, sans aucune impulsion extérieure, sans rien d'étranger qui lui communique le mouvement : elle existe, se développe et agit sans la main et le souffle de l'homme. Le vie de l'Eglise est divinement féconde, féconde par elle-même, féconde partout, féconde toujours ; elle porte dans cette perpétuelle fécondité la garantie et la démonstration de son immortalité.

Il ne suffit cependant pas que l'Eglise soit vivante pour réaliser le progrès du monde ; il faut encore qu'elle soit capable d'élever et de sanctifier l'humanité ; il faut qu'elle soit elle-même sainte. Or, elle est véritablement, par sa nature la plus intime, la source des sources, c'est-à-dire la sainteté même en essence.

« Laissez la région des phénomènes, dit le P. Félix ; ne vous arrêtez pas même à cet organisme visible qui fait, dans son ensemble, fonctionner la vie de l'Eglise ; ou du moins, à travers l'organisme extérieur, arrivez au principe vital ; à travers le corps, arrivez jusqu'à l'âme ; à travers la forme, pénétrez jusqu'à l'essence ; et au-dessus de tout ce qui est, dans l'Eglise, tangible et phénoménal, saisissez par la pensée, à la lumière de notre foi, la réalité intangible qui soutient, vivifie et engendre tout le reste : je veux dire la substance même de la vie de l'Eglise catholique. Déjà, nous l'avons remarqué, l'essence de l'Eglise, c'est le corps mystique de Jésus-Christ ; c'est la communion efficace avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, communion dont l'Eglise est tout à la fois le sujet, l'organe, le théâtre et l'agent divinement constitués. Cette communion, par le fait que l'Eglise existe, est son essence même ; en tant qu'elle agit, c'est son but final, but partiellement et progressivement atteint sur la terre, et qui n'aura que dans le Ciel sa pleine consommation. L'Eglise commence et poursuit dans le temps la communion des saints, qui doit s'achever dans l'éternité ; et cette communion initiale, qui est l'Eglise sur la terre, sera, à son terme final, le Paradis dans le Ciel.

« Cette notion bien comprise nous révèle tout de suite l'idée qu'il faut se faire de l'Eglise au point de vue de la sainteté. Quoiqu'il en soit des imperfections qui se révèlent à ses surfaces et des corruptions même qui peuvent atteindre ses organes visibles ; quoiqu'il en soit des souillures attachées à ce vêtement qui recouvre le mystère, de sa vie voyageuse et ramasse au chemin quelque chose de la poussière des siècles, l'Eglise, en elle-même et dans le fond intime de sa vie, est essentiellement sainte, et dès lors nécessairement sanctificatrice dans son action au dehors. A la clarté de ce flambeau qui brille au sanctuaire de sa vie, vous voyez se révéler l'identité parfaite de ces deux choses, l'Eglise et la sainteté. La sainteté de Dieu en communion avec l'humanité dans l'Eglise, et par l'Eglise ; Jésus-Christ l'auteur et le restaurateur de la sainteté dans toute humanité, médiateur divin et humain de cette communion régénératrice ; et l'Eglise, sanctifiée par lui, unie à lui par des noces immortelles